

Latouche, Serge, *Faut-il refuser le développement? Essai sur l'anti-économique du Tiers-Monde*. Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « Économie en liberté », 1986, 216 p.

André Joyal

Volume 18, numéro 3, 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/702228ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/702228ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Institut québécois des hautes études internationales

ISSN

0014-2123 (imprimé)

1703-7891 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Joyal, A. (1987). Compte rendu de [Latouche, Serge, *Faut-il refuser le développement? Essai sur l'anti-économique du Tiers-Monde*. Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « Économie en liberté », 1986, 216 p.] *Études internationales*, 18(3), 673–675. <https://doi.org/10.7202/702228ar>

la stratégie de *self-reliance* qui, en général, a abouti à sacrifier l'efficacité économique à des objectifs beaucoup plus flous et à refuser la modernisation en soi. Si bien que l'on peut dire aujourd'hui que le progrès social dans les PVD ne peut être envisagé indépendamment de la croissance économique. Les deux vont de pair. Les avancées sociales peuvent certes précéder la croissance, mais à la condition qu'elles ne la bloquent pas, c'est-à-dire à condition qu'elles soient orientées vers la croissance.

Quant aux facteurs internationaux du développement, leur présentation s'articule autour de la théorie de la dépendance. L'auteur en fait une analyse positive en insistant sur les conséquences réelles de l'idéologie dépendantiste pour les relations internationales: remise en cause des règles du libre-échange et de la structure du commerce international. Sur ces questions, ainsi que sur les firmes multinationales et l'aide internationale, l'auteur essaie d'envisager les problèmes posés et les réponses envisagées et mises en oeuvre par les gouvernements des pays du Tiers-Monde, coopération régionale, « *collective self-reliance* », cartélisation, réglementation des investissements directs etc., en examinant à chaque fois le pour et le contre.

Au total, il s'agit là d'une introduction très bien documentée sur le Tiers-Monde qui ne se contente pas d'une approche économique. La politique y tient une part essentielle. Et l'on constate avec l'auteur que les pays du Tiers-Monde font preuve dans ce domaine d'une vitalité peu commune. La volonté de l'auteur d'envisager tous les problèmes donne parfois l'impression d'un survol, mais comment pourrait-il en être autrement? Néanmoins, il parvient en général à introduire les nuances nécessaires, destinées à faire prendre conscience au lecteur que les problèmes sont quand même plus complexes que ne voudraient les présenter certaines théories du sous-développement. Si l'auteur semble parfois accepter telles quelles les thèses les plus extrêmes des dépendantistes sur l'impérialisme, c'est en définitive le scepticisme à leur égard qui l'emporte, scepticisme alimenté par les conséquences qu'a pu engendrer l'appli-

cation de ces théories à la stratégie de développement de tel ou tel pays. Le scepticisme qui progresse au long des chapitres démontre que dans ce domaine, les thèses tiers-mondistes sont progressivement battues en brèche et que nous sommes aujourd'hui arrivés à un point de rupture. Car, si le rôle tout-puissant de l'État est remis en cause, ceci implique nécessairement qu'il faut redonner aux marchés et à l'initiative individuelle la place qu'elle avait perdue, ou plutôt qu'elle n'avait jamais eue dans ces pays.

Bertrand NÉZEYS

U.E.R. d'Analyse et de Politique économiques
Université de Paris I

LATOUCHE, Serge, *Faut-il refuser le développement? Essai sur l'anti-économique du Tiers-Monde*. Paris, Presses Universitaires de France, Coll. « Économie en liberté », 1986, 216p.

Pour mieux saisir la pertinence de la réponse fournie par l'auteur à la question que soulève le titre, il serait sûrement utile d'avoir lu un de ses ouvrages précédents *Critique de l'impérialisme*. Mais ce n'est pas indispensable. Ses nombreux rappels permettent de très bien saisir ce que vient faire l'impérialisme pour démontrer ce que représentent, pour lui, les concepts de développement ou de sous-développement. Le lecteur peut se sentir un peu dérouté au départ par la forme adoptée afin d'étayer une argumentation s'appuyant sur l'analyse des contre-arguments à l'aide de nombreuses subdivisions. Mais nul n'est besoin d'être grand clerc pour comprendre à quelle enseigne se loge un auteur qui n'a de cesse de renvoyer dos à dos les économistes traditionnels (néo-classiques) et leurs opposants, non moins traditionnels, d'obédience marxiste.

Une image utilisée en fin de volume permet de bien illustrer le point de vue développé dans cet ouvrage. Elle se rapporte à un individu, baignant dans son sang et implorant son agresseur d'aller chercher du secours. Une fois n'est pas coutume, le brigand compatis-

sant fait venir deux médecins afin de donner une meilleure chance de survie à sa victime. Le premier est un libéral à l'emploi du FMI. Il refuse de croire à l'agression et diagnostique rien d'autre qu'une faiblesse passagère. Le second est socialiste. Il accepte la thèse de l'agression mais se dit que la victime sera vite sur pied à la faveur de quelques traitements précis. Pendant qu'ils se disputent sur la pertinence de leur vision des choses, la victime achève de perdre son sang sous les quolibets de l'agresseur. Pour Serge Latouche, spécialiste du Tiers-Monde et d'épistémologie des sciences sociales et enseignant d'économie politique, cette image représente rien de moins que le drame du Tiers-Monde: erreur de diagnostic, recours au responsable du mal pour obtenir la guérison et enfin erreur de médication.

Il faut bien comprendre que pour cet auteur, le sous-développement est avant tout une nomination occidentale, un masque posé sur la réalité de la déculturation des sociétés du Tiers-Monde (p. 165). Il estime que les théories économiques ont été à la fois impuissantes à fournir une interprétation exacte du sous-développement et à proposer des moyens efficaces d'en sortir. Les chantres du libéralisme avec leur sempiternel exemple des pays nouvellement industrialisés n'accepteront pas facilement un tel verdict. Pourtant, déjà à la fin des années 60, certains voyaient dans la prolifération des ouvrages sur la théorie du développement la meilleure preuve des graves insuffisances de la théorie néoclassique. Il importe de souligner que le point de vue étayé par l'auteur est que le développement correspond à l'occidentalisation du Tiers-Monde.

Que l'on ne s'y méprenne pas, les thèses étayées par un de Bernis et ses partisans marxistes qui, il y a vingt ans servaient d'inspiration à l'Algérie et à bon nombre d'autres pays, font l'objet d'une sévère critique. On voit effectivement les conséquences de ses industries industrialisantes (nationalisées, bien sûr) qui sont devenues, pour employer une expression consacrée, des « cathédrales dans le désert ». Leurs effets ont surtout été de favoriser la « clochardisation » d'importantes couches de la population. L'auteur utilise ce

dernier terme en conservant la plupart du temps ses guillemets. Contrairement à ce qu'il fait pour beaucoup d'autres concepts ou idées auxquels il se réfère, il n'en précise pas la paternité. C'est peut-être de maternité dont il faudrait parler si je ne me trompe pas en l'attribuant à Germaine Tillon, cette ethnologue qui s'est fait la défenderesse de l'Algérie traditionnelle aux pires moments d'une guerre que l'on croyait gagner en déplaçant des populations entières.

Chose certaine, Serge Latouche, à trente ans d'intervalle, fait la démonstration de préoccupations similaires. Si le développement doit signifier la perte des spécificités culturelles, oui, il faut y renoncer. Cette thèse est émise l'année même où à Genève s'est tenu un colloque en hommage aux idées de J.L. Lebreton fondateur de la revue *Économie et Humanisme* et partisan de toujours d'une approche qui prendrait en compte les valeurs et les traditions des populations du Tiers-Monde. Un autre rêveur dira-t-on en prétextant qu'en présence de famines on ne peut se payer le luxe de tenir compte des traditions. À cette remarque Latouche soulève la question de l'origine des famines et autres catastrophes qui affligent le Tiers-Monde de la façon que l'on connaît. Il apporte une réponse à l'aide de développements théoriques qui permettent de départager les mythes des réalités.

Il s'en prend à ce postulat qualifié d'autodynamisme du capitalisme qui laisse croire que le développement ne serait qu'une question de temps. Les pays en voie de développement ou moins avancés, comme on tend à les appeler suite à l'indisposition que cause l'expression utilisée sans rire pendant plus de deux décennies, n'auraient qu'à bénéficier de ce qui a favorisé l'essor des pays industrialisés. À chacun sa petite révolution industrielle en quelque sorte. Avec un peu d'aide, — ou à la faveur de la disparition des blocages selon les marxistes — elle pourra se réaliser de façon plus rapide en faisant l'économie des excès de la première. En attendant on fait travailler les enfants comme au temps des exécrales *Workhouses*...

Un des moments forts de l'ouvrage consiste à défendre l'hypothèse de l'antériorité nécessaire de l'impérialisme sur le capitalisme. Ce qui représente, comme on le sait, un renversement presque parfait de la formule léniniste. Comme l'auteur l'écrit vers la fin de l'ouvrage il propose une explication du sous-développement de nature essentiellement économique. Celui-ci résulterait de la conjonction de l'antériorité nécessaire de l'impérialisme et du principe de l'entropie du capital (p. 164). Le recours à cette dernière expression n'est pas très heureux, même si tout le monde a entendu parler de cette loi (2^{ème} ou 3^{ème} ?) de la thermodynamique. Cette remise en cause, fait-il signaler, repose sur le refus du postulat d'autodynamisme. Pour l'auteur: « Le rejet du caractère systématique du capitalisme et de l'automatisme de son fonctionnement expansionniste rend impensable toute explication de l'impérialisme comme conséquence d'une maturation du capitalisme et à plus forte raison d'un excès de vitalité... » Et il surenchérit en formulant l'hypothèse que si les formations économique-sociales précapitalistes n'avaient pas été annexionnistes et colonisatrices, le capitalisme n'aurait jamais vu le jour.

Puisque le Tiers-Monde a plus à perdre qu'à gagner en s'inspirant des modèles offerts par les sociétés industrielles de type libéral ou collectiviste, suite à de laborieux exposés théoriques, l'auteur se lance dans un plaidoyer en faveur du recours aux technologies appropriées. Je ne lui en tiens aucunement rigueur, étant moi-même gagné aux idées défendues par les adeptes de l'écodéveloppement. Ce sont les nombreuses allusions à Ivan Illich et à sa *Convivialité* qui agacent, pas en elles-mêmes bien sûr, mais parce qu'elles sont suffisamment connues et que leur arrivée soudaine tranche trop avec le reste de l'ouvrage. De même le catalogue d'exemples présenté s'avère superflu étant donné qu'il ne suffit que de se rapporter à des ouvrages ou revues spécialisées pour obtenir des illustrations à satiété. Il fait curieux, peu après, de se retrouver confronté au désormais célèbre débat entourant la question de l'échange inégal.

En résumé, dans une section dédiée à l'échec du développement, l'auteur présente

bien l'essentiel de sa pensée. Le non-développement n'est pas attribué à la spécificité des pays du Tiers-Monde, mais à la nature du capitalisme. Le sous-développement n'est pas seulement un retard provoqué dans le développement des forces productives, blocage ou non-développement ultérieur, il est destruction des possibilités de solution autonome alternative (p. 79). Comment mieux présenter la position de l'auteur si ce n'est en reprenant la citation de L.V. Thomas qu'il a placée en exergue du chapitre 6: « On est en droit de se demander s'il n'y a pas de mort plus horrible que celle qui consiste à priver un peuple de son identité ». Et enfin, est-il possible de ne pas être d'accord avec lui quand, dans ce chapitre, il écrit que les Québécois et les Flamands ne dénoncent pas l'acquisition d'une deuxième langue et d'une deuxième culture, mais l'impossibilité de faire accepter et recevoir les leurs. Un livre qui se lit sans sauter une seule page. Chose rare de nos jours étant donné tout ce qui s'écrit et les contraintes de temps qui sont les nôtres.

André JOYAL

*Département d'administration et d'économique
Université du Québec à Trois-Rivières, Canada*

HISTOIRE DES RELATIONS INTERNATIONALES

BRACHER, K.D., *La dictature allemande. Naissance, structure et conséquences du national-socialisme*. Toulouse, Privat, 1986, 682p.

D'abord avouons qu'il y a lieu de se réjouir de la parution en français de cet ouvrage désormais classique sur le national-socialisme. Il y aurait cependant matière à s'interroger sur les raisons de sa traduction aussi tardive, alors même que l'édition originale en allemand date de 1969. Rien ne justifie un tel retard, pas même l'aspect volumineux de cette étude que des maisons d'éditions anglaise, italienne, espagnole et japonaise ne tardèrent pas à mettre à la disposition de leur public respectif. Mais laissons pour le moment ces considérations de côté.